A large, vibrant red powder explosion against a white background, creating a dynamic and energetic visual effect.

SOPHIE GALABRU

Le visage de
nos colères



« La colère
est une émotion
vitale »

Flammarion

Dans l'espace public et notre quotidien, la colère affiche de multiples visages. Systématiquement discréditée, au point d'être ridiculisée, elle ne cesse pourtant de gronder – et nous redoutons son tumulte. Que faire de nos colères ?

Quand on nous incite à cultiver une attitude docile et à étouffer nos colères, afin de nous rendre plus désirables, c'est au silence que l'on nous habitue, voire au renoncement. Mais pour nous défendre face aux agressions intimes et politiques, comme pour garantir notre liberté, pourquoi ne pas puiser dans ces colères créatrices, celles des artistes et des minorités en lutte pour leur liberté ? Ces colères sont en nous – encore faut-il apprendre à les habiter.

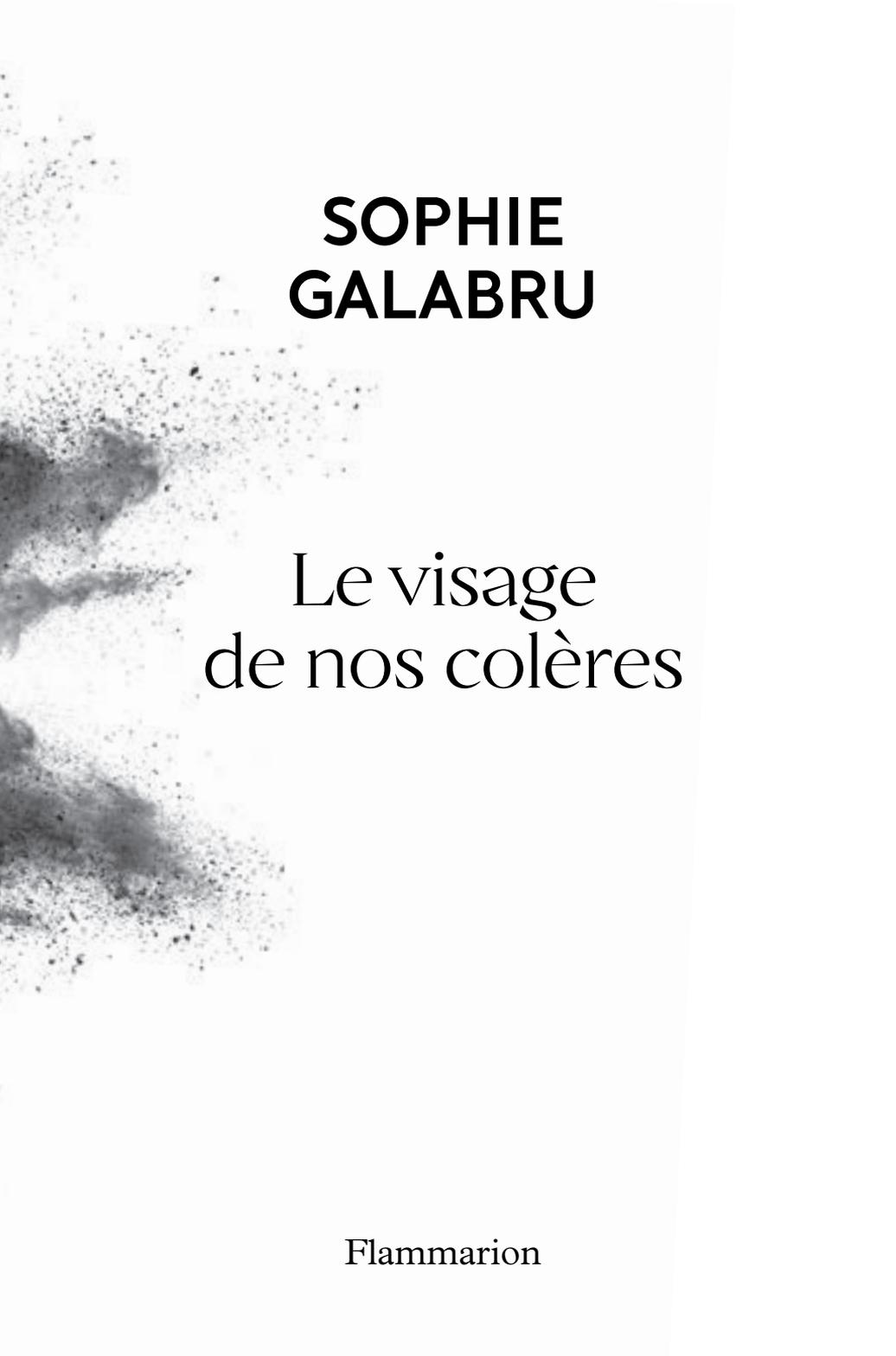
En disséquant cette émotion défendue, Sophie Galabru construit une philosophie émancipatrice et stimulante pour affronter l'intolérable, et propose un manifeste puissant : la colère, loin d'être destructrice ou haineuse, pourrait bien être la clé de notre vitalité.

SOPHIE GALABRU est agrégée et docteure en philosophie. *Le Visage de nos colères* est son premier essai.

Flammarion

Le visage de nos colères





**SOPHIE
GALABRU**

Le visage
de nos colères

Flammarion

© Flammarion, 2022
ISBN : 978-2-0802-5528-0

*À Charlotte,
à Adrien*

Introduction

La colère m'a changée. Je ne parle pas de cet énervement contre la lenteur du monde, de l'irritation venue de ces exigences auxquelles je ne parviens pas à me hisser ou bien encore de ces agacements quotidiens, anonymes et communs. Ces ronronnements ne peuvent rivaliser avec l'intensité éclatante de la colère ni avec ses effets salvateurs. Il se pourrait même que ces petits énervements nous empêchent d'accéder franchement à cette émotion initiale. Or, un jour, j'ai osé sentir ce refus d'adhérer à ce qui m'avait abîmée, j'ai éprouvé une détermination à repousser ce qui tenterait encore de m'amoindrir et, par là, je suis entrée en sympathie avec d'autres colères. Ce jour est peut-être arrivé à force de lassitude, d'efforts inopérants à demeurer contente malgré tout. Peut-être que des figures de résistance m'ont irrévérablement bouleversée, mais pourquoi à tel moment plutôt qu'à un autre ? Les raisons de nos renaissances ne nous appartiennent pas toujours.

En remontant de mes épreuves vécues à leurs causes injustes, en osant juger plutôt que subir, me

fédérer à d'autres plutôt que de les observer, j'ai ressenti comme une cassure. Avec elle, ma tolérance un peu lâche, ma compréhension patiente de l'ennemi, mes représentations impuissantes ou bien encore mes affects tristes sont devenus impossibles. La colère admise, les blessures inconsolables sont devenues les sources d'une énergie vitale. Dès lors, je n'ai plus cessé d'écouter celle des autres et de vouloir les rejoindre dans l'énergie du refus et la production d'alternatives. J'ai mené depuis quelques années une enquête personnelle des paroles et des silences colériques, cherchant à traquer ces moments de rupture, à saisir l'image de ces visages et de ces gestes par où le temps se sépare entre le révolu et l'avenir.

*

Alors que j'entreprenais d'écrire ce livre, désirant me distraire et m'inspirer à la fois, je suis tombée par hasard sur des archives de *Radioscopie*, émission culturelle créée par Jacques Chancel de 1968 à 1982. En 1969, il s'était entretenu avec Marguerite Duras. J'aime entendre cette femme. Je n'attends d'elle rien de précis, car ce qu'elle dit m'éclaire toujours inmanquablement. Le journaliste évoque son livre *Détruire dit-elle*, paru en 1969 et adapté

la même année au cinéma. Chancel l'interroge sur le thème de la destruction, mais aussi sur celui de la dévastation matérielle et politique du monde. Jeter un pavé dans la rue, par exemple. Nous sommes juste après les événements de Mai 68. Duras semble troublée que le journaliste puisse distinguer un geste de l'émotion qui habite le militant. Comme si les gens qui jettent des pavés se contentaient de jeter des pavés.

Elle s'exaspère un peu. Je l'entends soupirer.

Et puis elle lui explique ce qui l'intéresse plus profondément : « Ce n'est pas ça. C'est détruire l'homme ancien qui est en vous, c'est-à-dire avant tout le passé et ses séquelles. » En fin de compte, il est plus difficile de détruire un préjugé ancré en soi qu'une vitrine de magasin. Plus ardu de s'arracher à ses habitudes que de crier, plus éprouvant d'*être* la révolution que de la faire.

Ils poursuivent. Ils discutent de la folie, des fous et des enfants, et elle déclare quelque chose qui m'interpelle davantage : « La folie est un recours et un résultat de l'état de choses. Un fou est un être qui ne supporte pas la société actuelle. [...] Un type qui ne supporte pas le monde tombe dans la névrose, et tant mieux. Car cela veut dire que sa sensibilité grandit, que sa perception du monde est

beaucoup plus sensible, son intelligence ; c'est ça que je veux dire quand je défends la folie. »

J'arrête l'enregistrement et je me dis que je pourrais tout simplement remplacer *folie* par *colère*. La colère dérange tout autant que la folie, peut-être parce qu'elle semble en être l'euphémisme, l'anti-chambre, l'astre connexe. Mais par sa colère, une femme ou un homme se défend de quelque chose qui blesse sa dignité ou menace son territoire. Parfois, la colère vise plus grand que soi : le monde qui semble injuste, violent, épouvantable. Le colérique le sent par son corps ; il mobilise une intelligence sensible. Et ce recours est une force qui peut, à condition d'être assumée et comprise, le rendre encore plus sensible et intelligent.

Mais, pour tout dire, je suis gênée d'associer la colère à la folie comme on le fait de façon commune, car c'est toujours pour la dénigrer. En même temps, le mot folie ne m'effraie pas. Il y a des gens que ce mot rend déjà fous. Pas moi. Je peux bien dire que la colère est une folie, en ce sens qu'elle est un déraillement de la sensibilité. Bouillonnement du cœur, vrille de l'esprit et du corps, un éclat de ses nerfs et de sa voix. Oui, tout cela si vous voulez.

Mais ce déraillement de la sensibilité la réveille et nous signale quelque chose que la société veut à

tout prix éteindre. Comme Marguerite Duras le disait de la folie, je dis que par la colère nous transgressons un moi social : nous dégivrons les rapports convenus. Selon les métaphores transmises par notre langue, l'élément de la colère est le feu. Mais ce n'est pas un feu qui carbonise tout sur son passage. Pour moi, la colère est une flamme qui réchauffe ce qui se meurt dans la froideur du non-dit, une étincelle qui ranime ce qui gèle dans une société.

Parfois, la colère est inoffensive car nous soignons ses dommages ; elle émerge comme une bouffée, exprimée seule face à un mur, un ami compatissant, un thérapeute que nous payons, une salle de sport bruyante et anonyme. Mais nous pouvons aussi vouloir courir un plus grand risque : modifier nos lieux et nos liens, les rompre ou les révolutionner.

*

Lorsque l'on est en colère, que détruit-on ? On détruit ce qui fait notre monde quotidien : un ensemble d'habitudes de pensée et de sentiments qui nous rassurent et nous effraient aussi, sans toujours le savoir. Car notre monde a beau nous brûler parfois, il demeure *notre* monde. Ce que l'on croit

détenir rassure, même si la possession se fait lourde, nuisible, maudite. Selon son degré de profondeur et de lucidité, la colère met alors en cause quelque chose de ce monde : nos parents, une relation, un groupe, une organisation sociale, notre patrie. Par cette réaction rarement assumée et exprimée, nous détruisons nos illusions protectrices, nos aimables dénis, nos cadres habituels. Nous avons peur de notre colère. Le péril paraît important, mais il l'est encore plus lorsque nous fuyons : un corps de douleurs.

Pourquoi sommes-nous en colère et contre qui ? Pourquoi est-il si difficile d'enrager ? Pourquoi m'arrive-t-il de me demander, à chaque moment de colère, si j'ai raison de l'éprouver ? Pourquoi des amis me demandent-ils : « Ai-je raison ou suis-je allé trop loin ? »

La colère véhicule-t-elle un message puissant ou un caprice irréductible, voire une haine de l'autre ? Est-elle toujours légitime ou faut-il veiller à l'éclairer par la réflexion ? Est-elle vouée à renoncer à elle-même faute d'offrir des issues ou est-elle un moteur de création ? Sa force ne réside-t-elle que dans la destruction ?

Je pressens depuis longtemps que la colère est une ressource de la vitalité. Derrière ce terme, j'envisage notre désir de vivre, d'accroître notre jouissance et

notre puissance d'exister. Pour autant, cette émotion recouvre bien des réalités et des expressions possibles. Elle se caractérise surtout par une histoire entourée de gêne ou d'illégitimité. C'est une réaction qui suscite le silence ou la condamnation. Même acceptée, elle semble vouée à l'impasse. Que dire d'elle si elle semble éclater la raison, s'abîmer dans la nuit du corps ignorant ou réduire en champs de ruines les paysages de nos vies et de nos relations ?

Les colères sont incarnées diversement, par des éclats de voix comme par des silences, par des revendications comme par des décisions sans retour. Mais sous les ruines, avant les gestes forts, à côté des décisions radicales, n'y a-t-il pas de plus profondes histoires ? Ne se trouve-t-il pas, dans l'orbe de la colère, la combustion de peines minuscules, de trahisons ou de menaces si persistantes qu'il faut les défier ? Ne sommes-nous pas aussi des fêlures irrémédiables qu'il faut surmonter par la rage ? Derrière l'embarras que suscitent les colériques, n'y a-t-il pas à écrire une histoire de la désapprobation des colères ?

*

Je parlerai de la colère comme d'une chose que je connais assez bien pour écrire ce livre mais

encore trop mal pour désirer découvrir son avenir. Je voudrais raconter cette philosophie de la colère. Philosophie qui prend d'abord la forme de l'histoire de son empêchement.

Nos colères sont souvent impossibles : impossibles à éprouver légitimement et à exprimer avec justesse. Du refoulement à la sidération – dont nos relations interpersonnelles sont souvent saturées –, il me faut tenter d'expliquer la difficulté à enrager selon les désapprobations communes, philosophiques, théologiques et politiques qui pèsent sur cet affect (I). Cette enquête ne peut manquer de remonter à l'enfance, où la colère est encore plus complexe à affirmer. N'en déplaise à ceux qui estiment que les enfants passent leur temps à pleurer de rage. Il est impérieux de ne pas confondre la colère et le caprice. En les confondant, nous manquons une dimension essentielle de l'enfance – âge minoré et ignoré dans ses spécificités et sa douloureuse dépendance. Les colères d'enfant, même si elles existent, n'ont pas vraiment de prolongement effectif et abouti : elles sont, trop souvent, désamorçées ou tuées (II).

Cette histoire des colères impossibles me conduira à parler de leur avenir. Cet affect me semble en effet détenir de vraies possibilités créatrices, voire refondatrices dans notre vie. Agressivité trop peu considérée

par la psychanalyse freudienne, je voudrais voir en quoi cet affect témoigne de notre vitalité et la nourrit en retour alors que nous sommes humiliés, menacés, carrément abîmés. N'est-elle pas aussi une opportunité de rompre avec le passé et d'ouvrir un nouveau cycle existentiel ? Il est des êtres qui ont perçu plus rapidement que d'autres ce que la colère a de créateur. On en trouve beaucoup chez les artistes : ils incarnent ce que la colère peut avoir de plus fécond et de vital, puisqu'ils en usent souvent comme d'un moteur expressif (III et IV).

Si le champ artistique s'est emparé de cet affect, il est clair que le champ politique en propose la scène la plus éclatante. Seulement, la colère y est confondue avec la haine, la vengeance, le ressentiment. Il me faudra aussi me débarrasser de ces associations pour mieux dégager le lien entre colère et justice. Pour autant, si la colère politique est un fait historique et anthropologique, il n'est pas certain qu'elle soit plus facile à assumer face à la condamnation souvent massive que lui impose le commentaire social et les appels répétés à la résilience. Mais de l'obéissance éclairée à la soumission permanente, il est difficile de répliquer et de se défendre, peut-être plus encore pour certaines catégories de citoyens dominés (V).

Colérer est une chose, mais n'est-il pas plus raisonnable de pardonner, voire de se réconcilier ? La cinquième Constitution de la République française se trouve fondée sur la proposition d'une réconciliation nationale. Mais la quête de l'unité véhicule à mon sens une conviction moralisatrice sur le sujet : la conflictualité serait nécessairement un échec relationnel. En outre, si la réconciliation, voire le pardon, existent, ils ne peuvent pas fonder des gestes politiques et demeurent interpersonnels. Quant à la colère, l'opposition politique et la demande de justice, elles forment le socle de la coexistence humaine, et plus précisément de la vie démocratique (VI).





PREMIÈRE
PARTIE

Histoire d'un empêchement

I

Nos colères impossibles

« Et puis le voilà parti à m'engueuler.
J'ai tenu ferme bien entendu. »

L.-F. Céline, *Voyage au bout de la nuit*.

Les colères filmées, réelles ou jouées, laissent en moi des images impérissables, souvent plus durables que celles de la vie. Celles de Michel Piccoli m'ont spécialement marquée. Je pense notamment à la « scène du gigot » dans *Vincent, François, Paul et les autres* (1974) de Claude Sautet. François est un médecin fatigué qui voit son épouse, Lucie, s'éloigner de lui. Durant un repas entre amis, alors qu'il découpe le gigot, il devient l'objet des dénonciations moqueuses de Paul, ancien écrivain à succès, incapable d'écrire un nouveau livre. François était

engagé pour le « progrès social » et il a fini par chercher à gagner beaucoup d'argent : du dispensaire de banlieue, il est parti dans une clinique luxueuse de la capitale. Au cœur d'une discussion politique entre vieux copains désillusionnés, Paul se moque de François qui ne se laisse pas faire. Scène d'une colère qui plaide : contre l'indignation hypocrite d'un ami bourgeois, impuissant à trouver son succès, contre l'entropie des relations et du bonheur. Personne n'a su conserver ses idéaux, personne n'a su vieillir et demeurer joyeux. François enrage aussi de voir les choses de la vie se déliter sans que personne n'agisse et il dénonce, une à une, les faiblesses des convives.

Dans sa rage, voire dans l'insulte, François repousse non seulement la violence de Paul, mais la fausseté de Vincent qui tente de le calmer, comme de son épouse qui s'était associée à Paul pour le déstabiliser. Certes, François a trahi ses convictions et a préféré son confort. Mais sa colère est également fondée dans sa volonté de repousser la force humiliante du groupe et d'en dénoncer la corruption. Contre la fausseté des cérémonies amicales où chacun juge l'autre sans le dire, Piccoli gueule. Cette colère a un pouvoir : celui de rompre la violence des moqueries et de l'hypocrisie sociale. Elle peut engager les autres à s'examiner et à ne

pas chercher à recoller les morceaux pour une paix apparente. La parole de François est virulente mais libératoire. Cette vérité pourra ou non réunir à nouveau les amis.

Cette colère est belle, car nul ne la conteste ou ne la dévalorise parmi les personnages autour de la table ou parmi les spectateurs du film. Paul s'excusera. Les amis se retrouveront. Mais c'est une scène de cinéma. Dans la vie, une telle explosion vindicative nous vaudrait d'être traités de fous ou d'hystériques. Il est vrai que l'expression de la colère peut être violente ; elle impose à l'autre le silence, elle menace la relation puisque, généralement, après la colère vient le départ : on s'énerve et puis on se lève.

Partons de cette illégitimité, sans évoquer encore les dévaluations philosophiques et théologiques. Cette dévalorisation de la colère parfume l'atmosphère ; elle survole discrètement nos relations comme les rayons de développement personnel de nos librairies : « ne pas se mettre en colère », les astuces pour « gérer son émotion », les conseils pour éviter de « craquer ». Transformer sa colère, la métamorphoser en bonne énergie, la transmuter en un pardon ou en dialogue semble être un art de l'attitude sage ou positive. Il y résonne un je-ne-sais-quoi d'un peu faux, d'un peu décalé par rapport à ce que nous vivons.

D'ailleurs, le motif de cette conversion n'est jamais vraiment donné ou bien de manière assertive, comme en passant, avec la légèreté de ce qui ne pense pas sérieusement l'affaire : la colère fait mal, l'affect est pénible, il faut mettre cela de côté *et vite*. Certes. Mais derrière ces conseils pleins de bonne volonté se trouve autre chose : il s'agit de dire, tacitement, que la colère est une émotion inutile, une excroissance malheureuse. Cela revient à nous faire croire que le bien-être ne se conquiert qu'à partir d'une somme de plaisirs. Or et paradoxalement, il est parfois des épreuves qui nous aident à le conquérir.

Médusés

La mésestime de la colère a des effets sur nos vies. Nous restons plantés là, médusés, devant ce qui nous attaque. J'aime bien cette expression parce qu'elle renvoie à une pluralité de colères possibles et avortées : de l'étonnement à la sidération. En réalité, je crois que cet élan existe toujours *en* nous et *entre* nous. Il est seulement manqué.

Tous les jours, je me surprends à observer des gens qui demeurent silencieux dans des moments d'agression. C'est une commerçante que je vois

s'adoucir un peu plus sous l'injonction condescendante d'un client, c'est un enfant sur lequel un parent crie, c'est un homme qui se trouve durement réprimandé par un employeur pour faire mieux, plus vite. Dans toutes ces situations, les gens ne peuvent pas répondre : ils sont dépendants (économiquement, entre autres choses) de ceux qui les agressent. Un fait m'étonne en revanche : ils n'osent pas vraiment éprouver de la colère.

Même en l'absence de toute dépendance économique, la contestation est murmurée. C'est un ami qui abuse de votre générosité, qui vous trahit ou vous humilie publiquement. C'est un parent intrusif ou indifférent que l'on n'ose pas contrer. Pourquoi ne répondons-nous pas ? Ce genre de chose *ne se fait pas*. Ce jugement négatif sur la colère nous fait manquer une occasion de nous défendre car, bien souvent, notre irritation jusqu'à la rage naît du sentiment que nous sommes méprisés, menacés, voire attaqués.

Le film de Joel et Ethan Coen *A Serious Man* (2009) est entièrement fondé sur l'absence de colère du personnage principal pourtant cruellement éprouvé par l'injustice humaine. Parmi les innombrables épreuves qui accablent Larry Gopnik au cours de sa longue chute, nous assistons notamment à une séparation conjugale réglée de manière

violente et asymétrique : après que sa femme lui demande le divorce pour épouser Sy Ableman, son meilleur ami, Larry voit débarquer chez lui le fameux Ableman, prêt à emménager dans son domicile, avec son épouse. Larry Gopnik ne réplique pas. Américain et juif de la moyenne bourgeoisie, ce personnage des frères Coen n'a rien d'un Job moderne : il ne crie pas contre son malheur, il n'interpelle pas Dieu par sa colère. Il consulte des rabbins dont les réponses évasives le désespèrent un peu plus. Le problème de Larry c'est qu'il ne veut être qu'un homme bon et sérieux, au point que, lorsqu'on lui demande de payer une dette pour une créance qu'il n'a pas, il règle la note. Larry est victime d'une illusion : il croit que se taire et demeurer tranquille suffit pour esquiver les épreuves. Or la sagesse est parfois un puissant anesthésiant de notre vitalité.

*

Vous me direz peut-être qu'il est trop coûteux de réagir à une impolitesse ou à un discret mépris exprimé par un regard ou par une remarque. Nous ne voulons pas créer de scandale inutile, mieux vaut faire profil bas et passer son chemin. Le même constat s'applique pourtant aux violences les plus

manifestes. On le sait, les victimes d'abus psychique, physique ou sexuel ne parviennent pas à réagir, à prendre acte de l'agression, à partir et à repousser l'autre. On appelle cela le figement ou la sidération – mécanisme psychologique et physiologique par lequel on demeure incapable d'agir face à une attaque¹. Notre inertie peut encore participer d'une stratégie de conservation : ne pas faire d'éclat pour s'en sortir le mieux possible et au plus vite, ne pas engager de combat pour ne pas davantage le perdre. Anticiper l'agresseur et tenter de l'adoucir pour éviter que le coup ne soit plus fort. Ces trois raisons se rencontrent dans le récit que fait Virginie Despentes du viol qu'elle subit à seize ans² : un couteau toujours dans sa poche, elle ne bougera pourtant pas quand ses agresseurs la menaceront pour abuser d'elle. Sidérée devant la peur de mourir et conditionnée par son éducation à ne pas devoir blesser un homme, elle ne se défendra pas.

La colère manquée n'est pas seulement le silence de la peur et de la soumission, de la sidération et du choc. Il est aussi des silences de lâcheté : se sentir coupable de rompre les bonnes manières ou des rapports faussement paisibles ; avoir honte de repousser ceux qui nous semblent fragiles mais qui

nousaturent de leurs demandes ; craindre de blesser celui ou celle que l'on aime et qui dépasse nos limites ; redouter de surmonter le respect envers nos parents. L'injonction sociale à la bienséance a réglementé nos rapports jusque dans leur malveillance : il ne faut pas tout dire, même devant l'injure. Si tant est que la politesse « consiste à ne rien dire et ne rien faire qui puisse déplaire aux autres³ », alors il ne faut pas parler, surtout si cette parole porte à dénoncer, juger et répondre.

*

Les colères avortées se comprennent aussi par une raison bien simple : il nous paraît toujours improbable d'être nié. Notre étonnement en reste là. Et qui pourra nous le reprocher ? Il serait absurde de commencer sa vie dans la vigilance et le refus d'accorder sa confiance. Toute société se fonde sur ce pacte tacite de la foi portée à l'autre. Nous sommes habités par une légèreté qui ne dispose ni à la méfiance ni à la colère.

Le plus étonnant n'est pas le manque de réaction lors d'une agression soudaine et ponctuelle, mais lorsque l'attaque est régulière, répétée, réitérée. On a l'esprit d'escalier : on s'énerve après coup, en maudissant sa passivité, sans voir qu'elle

est organisée par la société. On nous désapprend la colère : la suprématie du groupe sur l'individu et plus précisément de *certain*s groupes dominants se sert de la bienséance et de bien d'autres discours pour éduquer au respect des hiérarchies et des dominations.

Nous feignons « d'accepter l'inacceptable », dit l'écrivain Lionel Duroy. Refuser le monde est une colère nécessaire et fondamentalement humaine, très difficilement assumée. Elle prend des formes diverses, liées à nos histoires singulières. Chaque individu détient l'intrigue de sa colère, son récit conscient ou inconscient, selon que cet affect est assumé ou non. Sa situation joue alors un rôle décisif dans la trajectoire et le destin d'un individu comme dans son engagement dans le monde.

Au lieu de sentir cette dimension de la colère, nous croyons qu'elle correspond à une exaspération exprimée à bout d'attente, à bout d'espoir ou à bout de force. Au bout de notre vie. Nous croyons que la colère est une extrémité, à n'amorcer qu'en cas d'urgence. D'ailleurs, un écrivain aussi virulent que Céline encourage à rugir au bord de la tombe : « Quand on sera au bord du trou faudra pas faire les malins nous autres, mais faudra pas oublier non plus, faudra raconter tout sans changer un mot, de ce qu'on a vu de plus vicieux chez les hommes et

puis poser sa chique et puis descendre⁴. » Quelle drôle d'idée ; enrager quand il sera trop tard. La colère est au contraire la *racine* de notre vie.

Racine, elle est ce par quoi débute une existence consciente et vraiment nôtre.

Racine, c'est en elle que nous puisons la radicalité de notre vie.

Racine, elle est ce par quoi on reverdit la terre que l'on croyait brûlée. Notre colère nous offre une renaissance toujours possible.

La colère n'est pas la haine

J'ai commencé ce livre par la difficulté à se mettre en colère, comprenant cette émotion comme synonyme de la défense de soi. Sans encore la définir pleinement, j'aimerais exposer la façon dont ses détracteurs la qualifient : haineuse, irrationnelle, ou encore capricieuse et hystérique. Ce sont pourtant ces associations indues, portées par l'opinion courante, une opposition politique, voire la réflexion philosophique, qu'il me faut défaire au cours de cette brève histoire d'une émotion défendue.

On confond souvent la haine et la colère. L'effet est parfois le même – un cri, un coup, une fureur

verbale —, mais il est crucial de les distinguer. Pour de nombreux philosophes, la haine est une passion. Lorsqu'Emmanuel Kant se fait anthropologue, il en parle comme d'une perte de contrôle de la raison par laquelle nous cherchons à tout prix à nuire à l'autre. La haine est une passion qui s'enracine lentement en nous et se donne du temps pour fomenter le complot ou une action prompte à nuire à l'ennemi. Elle asservit la raison et en fait son arme de destruction.

Le film de Mathieu Kassovitz, *La Haine*, s'ouvre sur le désordre d'une cité, après qu'un de ses jeunes, Abdel, a été frappé très violemment par une brigade de policiers. J'évoque ce scénario car la haine raciste est un exemple typique d'une passion irrationnelle, prête à bien des ruses pour parvenir à ses fins : discours théorique sur la supériorité ou l'infériorité d'une catégorie d'individus, arguties contre les nuisances de l'autre homme en raison d'une différence culturelle et ethnique. Le problème n'est pas de dénoncer la violence, mais de la comprendre systématiquement comme étant le produit d'une différence ethnique ou raciale.

Or la colère est tout autre que la haine, car, si la seconde est une passion, la première est une émotion, pour Kant⁵. Cette dernière est une réaction brusque, sentie dans le corps, comme une